

OLIVIER BLEYS

LA MARCHE AUX ÉTOILES

en quête de ciels sauvages

MONDES SAUVAGES

Pour une nouvelle alliance

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Le ciel étoilé est une espèce en voie de disparition. Pollutions chimique et lumineuse, prolifération virale des satellites, multiplication des débris spatiaux menacent ce trésor naturel. Si rien n'est fait, prédisent les spécialistes, neuf points lumineux sur dix que nous verrons dans le ciel des années 2030 seront des objets artificiels. En quête d'un ciel encore pur, Olivier Bleys a sillonné les déserts de l'Ouest américain et randonné sur les hautes crêtes de la Sierra Nevada. Au volant d'un van, sa compagne Julie Philippe a mené sa propre enquête dans les villes du littoral, auprès d'astronomes et de militants du ciel noir. La Californie est une terre d'élection pour l'astronomie, et un État à la pointe de la création de "réserves de ciel étoilé". C'est aussi l'une des régions du monde où les nouveaux entrepreneurs de l'espace se livrent une concurrence féroce, une "ruée vers la nuit" analogue à la Ruée vers l'or du XIXe siècle.

La Marche aux étoiles est le récit très personnel, bien qu'étayé scientifiquement, d'une aventure sous le ciel américain. C'est aussi le témoignage émouvant d'une tentative de reconnexion au cosmos.

“MONDES SAUVAGES” POUR UNE NOUVELLE ALLIANCE

La nation iroquoise avait l’habitude de demander, avant chaque palabre, qui, dans l’assemblée, allait parler au nom du loup.

En se réappropriant cette ancienne tradition, la collection “Mondes sauvages” souhaite offrir un lieu d’expression privilégié à tous ceux qui, aujourd’hui, mettent en place des stratégies originales pour être à l’écoute des êtres vivants. La biologie et l’éthologie du XXIe siècle atteignent désormais un degré de précision suffisant pour distinguer les individus et les envisager avec leurs personnalités et leurs histoires de vie singulières. C’est une approche biographique du vivant. En allant à la rencontre des animaux sur leurs territoires, ces auteurs partent en “mission diplomatique” au cœur du monde sauvage.

Ils deviennent, au fil de leurs expériences et de leurs aventures, les meilleurs interprètes de tous ces peuples qui n’ont pas la parole, mais avec lesquels nous faisons *monde commun*. Parce que nous partageons avec eux les mêmes territoires et la même histoire, parce que notre survie en tant qu’espèce dépend de la leur, la question de la cohabitation et du vivre-ensemble devient centrale. Il nous faut créer les conditions d’un dialogue à nouveaux frais avec tous les êtres vivants, les conditions d’une *nouvelle alliance*.

LA MARCHE AUX ÉTOILES

OLIVIER BLEYS

Olivier Bleys a publié plus d'une trentaine d'ouvrages (romans, essais, récits de marche…) traduits en onze langues. Membre de la Société des explorateurs français, il a conclu en 2019 une traversée de l'Europe à pied.

"La Marche aux étoiles" a bénéficié du soutien
de The Richard Lounsbery Foundation.

RICHARD LOUNSBERY FOUNDATION
EST. 1959

"La Marche aux étoiles" a reçu l'appui de la Fondation
Jan Michalski pour l'écriture et la littérature.

**Fondation
Jan Michalski**

Ouvrage publié avec le concours du Centre National du Livre.

CNL CENTRE NATIONAL DU LIVRE

© ACTES SUD, 2025
ISBN 978-2-330-19980-7

OLIVIER BLEYS

LA MARCHE AUX ÉTOILES

en quête de ciels sauvages

Photographies de l'auteur

MONDES SAUVAGES
Pour une nouvelle alliance

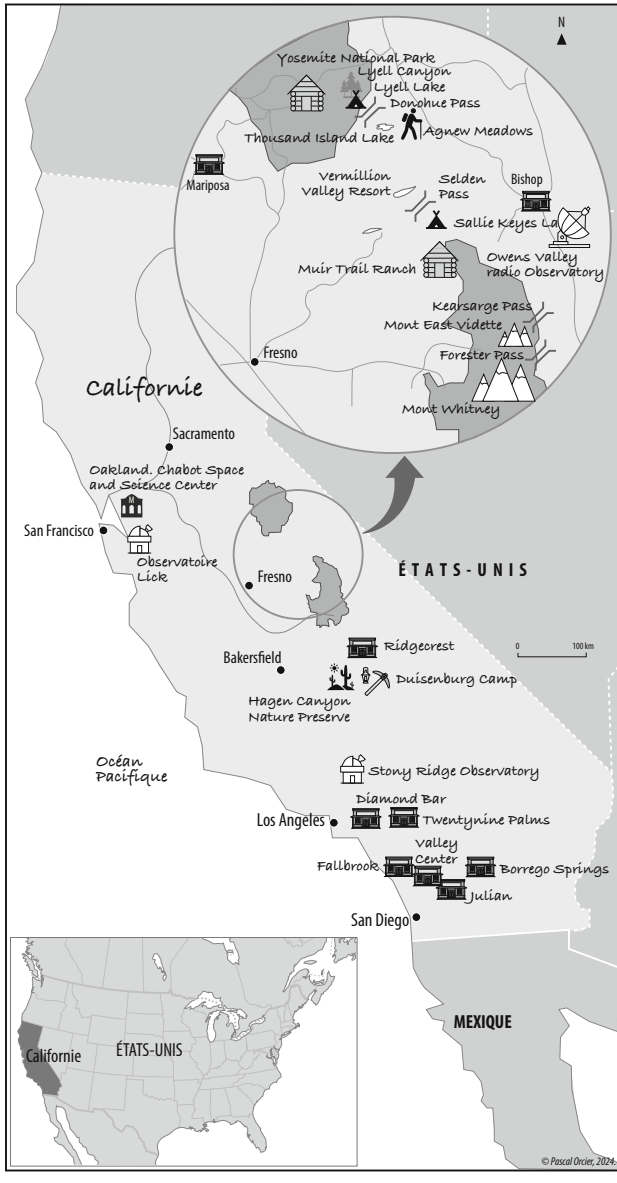
ACTES SUD

Pour Julie, Iris et Apolline,
mes étoiles à jamais bénéfiques.

À la mémoire de l'astrophysicien Hubert Reeves,
grand vulgarisateur des sciences et fervent avocat du cosmos.

"Les étoiles sont au ciel comme les lettres dans un livre."

Maxime de Chrysopolis,
dit saint Maxime le Confesseur


N
Yosemite National Park
Lyell Canyon
Lyell Lake
Donohue Pass
Agnew Meadows
Thousand Island Lake
Mariposa
Vermillion Valley Resort
Selden Pass
Bishop
Sallie Keyes La
Muir Trail Ranch
Owens Valley Radio Observatory
Kearsarge Pass
Mont East Vidette
Forester Pass
Mont Whitney
Fresno
Californie
Sacramento
Oakland. Chabot Space and Soience Center
San Francisco
Observatoire Lick
Fresno
ÉTATS-UNIS
Ridgecrest
0
100 km
Bakersfield
Duisenburg Camp
Hagen Canyon Nature Preserve
Océan Pacifique
Stony Ridge Observatory
Diamond Bar
Los Angeles
Twentynine Palms
Valley Center
Fallbrook
Borrego Springs
Julian
San Diego
MEXIQUE
Californie
ÉTATS-UNIS
© Pascal Orcier, 2024

AVANT-JOUR

Sous le Forester Pass, Californie, États-Unis.

Il est 22 h 30. Mon téléphone a enregistré une alarme qui n'a servi à rien. J'ai ouvert les yeux avant qu'elle retentisse.

J'élargis l'ouverture du duvet et frôle du bout des doigts les parois de la tente. La fine résille de la moustiquaire, mon ciel de lit, ondule tout près de mon visage. La faute aux arceaux qui ont fléchi, aux sardines qui ont cédé. J'ai beau les enfoncer jusqu'à la gueule, ces maudites broches en aluminium, à coups de talon ou de caillou, elles fuient le sol sablonneux au moindre dérangement. C'est l'histoire de mes nuits : l'affaissement lent, irrémédiable de mon abri de toile qui finit à l'aube plat comme une crêpe, sans autre relief parfois que celui donné par mes genoux repliés.

Autour de moi, de menus objets luisent dans l'obscurité. Le zip de mon sac de couchage, la boucle de ma lampe frontale émettent une faible lumière. Je repère la glissière de la tente et fais coulisser la tirette.

Dehors, c'est la nuit. Une odeur de terre et d'herbe foulée vient à mes narines, portée par un léger souffle d'air dans l'entrebâillement. Cette petite brise véhicule aussi un parfum suave, comme un encens d'église. Je ne l'ai flairé nulle part ailleurs qu'ici, dans les forêts d'altitude de Californie. C'est un bouquet complexe où certains croient déceler des notes de vanille et d'ananas. Plus intense encore dans la chaleur du midi, il s'élabore quand le vent souffle à travers les pins de Jeffrey, les pins à sucre, les séquoias géants et autres résineux de la Sierra Nevada.

A-t-elle un nom, cette senteur merveilleuse ? Je l'ignore. Il faudrait chercher la réponse dans l'article qu'une vénérable revue américaine, *The Atlantic*, dédiait à ce sujet original dans sa livraison de septembre 1959 : "The Fragrance of Pines" ("Le parfum des pins"), par Nicholas T. Mirov.

Des millions d'années avant l'invention des plantes à fleurs, les pins libéraient déjà ces molécules odoriférantes.

Elles embaumaient les lugubres forêts du Trias hantées de dinosaures, dans la lueur rouge des méga-volcans. Aujourd'hui, les randonneurs qui parcourent les montagnes californiennes hument encore ces parfums volatils, les premiers jamais émis dans l'atmosphère de notre planète.

J'ai rampé hors de la tente sans prendre la peine d'attacher mes lacets. Le rocher repéré plus tôt n'est qu'à quelques mètres. Ma plateforme d'observation du ciel étoilé.

En Inde, en 1724, le maharajah Jai Singh II a commandé treize édifices d'observation astronomique en forme de rampes, d'arches ou de trèfles monumentaux. Les touristes visitent à Delhi ou à Jaipur ces constructions indéchiffrables, comme tombées d'une autre planète. Les uns y voient peut-être l'architecture déserte d'un tableau de Giorgio De Chirico, d'autres, les triviales complications d'un circuit de minigolf.

Mon observatoire personnel est plus simple. Je me hisse sur une grosse pierre au sommet aplani. L'érosion a creusé là un trou de la largeur de mes hanches, comme un petit fauteuil sculpté à mon intention. Je m'installe, la tête en l'air, et contemple la nature en silence.

Il fait sombre. Le paysage repose, tout à fait noir, sous un ciel à peine plus clair. Une lueur rosée persiste vers l'ouest, la rémanence du soleil disparu peut-être, ou l'éclat atténué d'une lointaine métropole. San Francisco se trouve dans cette direction, à quelque 300 kilomètres et cinq heures de route. Mais avant de m'asseoir au volant d'une voiture, il faudrait marcher toute une journée et franchir en bateau un grand lac. Telle est l'échelle de ce pays. Telle est la solitude de ses recoins, dans les montagnes ou dans les déserts.

Dans un moment, la "Lune bleue", le nom donné à la seconde pleine Lune d'un même mois, se lèvera à l'horizon. J'ai consulté les éphémérides. C'est une Lune bleue et c'est une super Lune, comme on qualifie l'astre à son périgée, le point le plus proche de la Terre. Cette

nuit, ces deux attributs se conjuguent. Le satellite de notre planète devrait briller plus qu'à l'ordinaire.

Pour l'heure, ce phare puissant n'est pas allumé. Son absence donne leur chance aux étoiles. Elles percent une à une dans l'ordre apparent de leur magnitude, d'abord les plus brillantes puis, à mesure que mes yeux s'accoutument, les étoiles moindres, discrets seconds rôles de la nuit.

Depuis trois semaines que je parcours à pied les montagnes américaines, cette longue cordillère qui hérisse l'Ouest du continent, j'ai pris des habitudes. Une routine s'est installée, à mon insu, comme se marque à la longue le pli d'un vêtement. La contemplation du ciel est l'un de ces rituels, auquel je manque rarement.

Chaque nuit ou presque, dans le laps plus ou moins long qui sépare l'avènement de l'obscurité du lever de la Lune, je m'adonne à ce petit plaisir. Certains soirs, c'est un simple coup d'œil jeté là-haut. Ou si j'ai le temps, à la faveur d'insomnies qui parfois durent, je m'assieds sous les étoiles et n'en détache plus le regard.

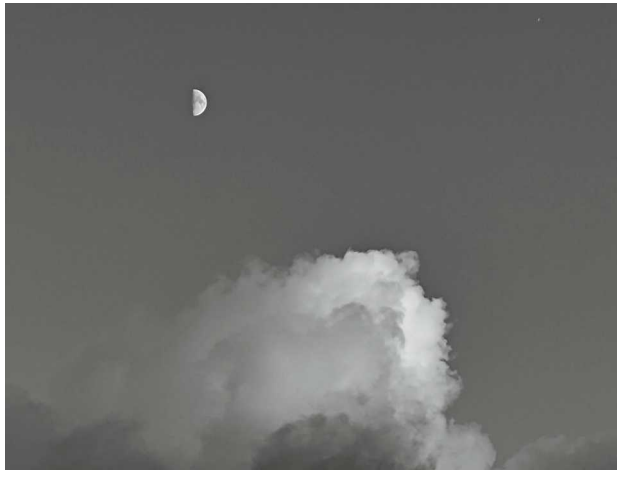
Ce que j'aime chez les étoiles, c'est leur ponctualité. Elles donnent rendez-vous chaque soir à quiconque est surmonté d'un ciel. Pourvu que ce ciel soit dégagé et qu'il soit obscur, les étoiles se montrent, infailliblement. Elles n'arrivent pas d'un coup comme des visiteurs surgis à l'improviste mais se révèlent avec lenteur, telles des silhouettes pointant d'abord à l'horizon qui s'approchent au rythme du pas. Le phénomène s'opère selon la double progression du noir qui s'approfondit et de l'œil qui apprivoise le manque de lumière. Notre organe visuel a-t-il épousé la cadence du couchant, au gré d'une évolution de millions d'années ? Est-ce un hasard si le crépuscule dit astronomique dure environ une demi-heure comme, en moyenne, l'adaptation de la vision humaine à l'obscurité ? Il me plaît de le croire.

En tout cas, c'est ainsi que viennent les étoiles : dans un très lent lever de rideau, aux seules conditions d'un firmament assez pur et d'un fond assez noir. La météo

ne dépend pas de l'homme mais la noirceur du ciel, si. Notre espèce est la seule à émettre volontairement de la lumière et à concevoir des appareils d'éclairage. Ni les lucioles ni les méduses ne pressent l'interrupteur quand les photons se font rares.

Il revient donc à l'homme d'éteindre ses lampes pour accueillir les étoiles. C'est la moindre des politesses. En quelque sorte, l'obscurité est un hommage que notre espèce rend à la nuit.

J'y pense sur mon bout de granit, la tête levée toujours, sous des milliers d'étoiles fidèles au poste. Ainsi commencent mes nuits dans la Sierra Nevada.



Pibrac, Haute-Garonne, France.

Il n'allait pas de soi qu'en cette fraîche soirée de septembre 2023, je me tienne de la sorte, assis en tailleur sur un bloc de granit, les yeux perdus dans l'immensité du ciel américain.

Quand ma compagne Julie et moi-même avons imaginé cette "marche aux étoiles", en 2020, les planètes n'étaient guère alignées. Une catastrophe sanitaire déferlait sur la planète. La plupart des pays avaient choisi de fermer leurs frontières. Cette mesure qui visait à limiter les déplacements, donc les contagions, fut l'une des premières adoptées. Elle s'appliqua avec rigueur. Les Français évoluaient dans un périmètre défini qui ne cessait de rétrécir : le territoire national, puis la région, puis la ville – enfin, ce kilomètre carré qui dressait une cage invisible autour de chaque citoyen.

Tandis que nos compatriotes trompaient leur ennui dans de modestes tours de quartier, les moyens de transport avaient cessé toute activité. Comme pétrifiés par quelque sortilège, les bus, les trains, les avions et même les voitures étaient à l'arrêt. Un silence de nécropole régnait autour des gares et des aéroports, aux accès gardés par les forces de l'ordre.

Peu à peu, l'idée même de voyager devint extravagante, presque obscène. Qui pouvait imaginer courir le monde pendant qu'on assignait à résidence 2,63 milliards d'êtres humains ? L'opinion publique se montrait hostile aux voyageurs, au peu qu'il restait. Durant ces longs mois où les hélicoptères des services d'urgence parurent confisquer le ciel, il ne faisait pas bon s'envoler pour les antipodes. Ceux qui s'affranchissaient de la loi commune étaient voués aux gémonies.

Pas question, bien sûr, d'organiser notre séjour américain dans ces conditions. Rien n'interdisait en revanche d'en approfondir l'idée. "La Marche aux étoiles" nous avait inspiré quelques notes éparses, serrées dans une chemise à rabats. Un jour, j'exhumai le dossier du tiroir

où il prenait la poussière. Des chaises furent sorties sur le petit balcon. Nous rouvrîmes la discussion là où nous l'avions laissée, des semaines plus tôt. Tout fut passé au crible : le principe de la "marche aux étoiles", son programme, ses objectifs, son calendrier.

Julie et moi partageons un même émerveillement pour le ciel étoilé et une préoccupation égale des menaces qui pèsent aujourd'hui sur cette splendeur nocturne.

Nos réflexions avaient un point de départ conceptuel, presque philosophique. De tout temps, observions-nous, les étoiles et la Lune ont accompagné les nuits de l'être humain. À la fois guide et source d'inspiration, le ciel nocturne occupe une place centrale dans la vie d'*Homo sapiens*. Hélas, les étoiles se sont éclipsées depuis les débuts de l'ère industrielle. Quand vient la nuit, combien d'entre nous ont la chance d'observer un ciel pur, à l'obscurité parfaite ? Le ciel étoilé subit aujourd'hui des agressions de tous ordres : pollution atmosphérique, pollution lumineuse et, désormais, prolifération des satellites et des débris spatiaux, dont certains visibles depuis la Terre. Ainsi ce spectacle fabuleux que constitue le ciel étoilé est-il menacé d'effacement.

Que pouvions-nous faire à notre échelle, pour prévenir cette catastrophe annoncée ? Comment de simples citoyens pouvaient-ils aider à la préservation du ciel noir ? Concernant ce patrimoine naturel comme tant d'autres, forêts ou montagnes, océans ou zones humides, la question se posait d'un engagement utile et d'une action effective.

Nous y avons réfléchi. Il nous a semblé que nous pouvions servir efficacement la cause en développant un projet qui valorise nos parcours respectifs. Julie est journaliste et passionnée de photographie. Quant à moi, écrivain et scénariste multimédia, je pratique assidûment la marche.

Peu avant la fin de la crise sanitaire, nous avons écrit un projet, "La Marche aux étoiles", combinant une aventure pédestre et un périple automobile, deux parcours

parallèles pour illustrer deux états du ciel américain : le "ciel pur des origines" dont subsisteraient des poches dans les régions sauvages, et le "ciel ébloui des métropoles" qui domine les zones urbanisées.

Le projet se déploierait en Californie, aux États-Unis, un État où, tout à la fois, se concentrent des activités spatiales nuisibles à la qualité du ciel noir et des communautés engagées dans sa préservation. Tandis que Julie longerait en van la côte pacifique, je sillonnerais à pied les montagnes et les déserts de l'intérieur.

Explorer cette double réalité, le ciel des villes terni par les pollutions et le ciel naturel grouillant d'étoiles, tel était le motif de notre voyage.

Nous nous sommes réparti les rôles : à Julie, le travail documentaire, la visite d'observatoires, la réalisation d'entretiens avec des militants du ciel noir, le tournage d'un documentaire sur notre aventure… À moi, quelques interviews aussi, quelques séquences filmées mais surtout des randonnées sous les étoiles, aussi loin que possible des villes et des routes éclairées.

J'allais donc entreprendre une longue marche en Californie. Elle devait suivre un itinéraire. Or, de l'Ouest des États-Unis, je savais peu de choses. En particulier, je ne soupçonnais pas cette géographie tourmentée qui fait qu'en tout point ou presque de l'État, l'horizon apparaît crénelé de montagnes.

Même la côte pacifique me restait étrangère. Voici plus d'un siècle qu'on célébrait ses paysages, son climat et son art de vivre, mélange agile d'hédonisme et d'entrepreneuriat, de goût du présent et de vision du futur. Des livres, des films, des chansons – désormais, des séries et des jeux vidéo – avaient inscrit ses toponymes à la postérité : Hollywood, Palm Springs, Palo Alto, Big Sur, Santa Barbara…

Malgré tout, j'aurais été bien en peine de placer San Francisco ou Los Angeles sur une mappemonde. Je n'aurais pas su dire de quoi Malibu était le nom, une

plage ou une station balnéaire, un cocktail ou une série télévisée, ou tout cela ensemble ? Alors, je dépliai une carte pour mettre en ordre mes idées.

Penché sur le papier, j'allais de surprise en surprise. La Californie n'était pas cette longue plage inclinée vers la mer, bordée de palmiers et de villas opulentes, dont mon esprit s'était formé l'image. En vérité cet État des extrêmes, le plus riche de la fédération et l'un des plus vastes, possède un relief vigoureux. L'altitude moyenne y dépasse 900 mètres. Dans sa partie médiane et sur toute sa longueur, de hautes montagnes s'élèvent à la rencontre du ciel. Ce ne sont pas les Rocheuses qui courent plus à l'est, à l'intérieur du continent. La chaîne californienne dont la bordure ouest domine l'océan Pacifique et la bordure est plonge vers la Vallée de la Mort s'appelle Sierra Nevada.

Ce massif oblong présente une légère cambrure, qui soustrait les sommets à l'influence océanique. La distance rectiligne est ainsi de 321 kilomètres de la cime du mont Whitney (4 418 mètres), sur le flanc est du massif, à la ville côtière de Monterey. Entre les deux s'étend une plaine à l'habitat diffus que vient casser la surrection du relief. La Sierra Nevada n'a guère de contreforts. Ces collines houleuses qui annoncent chez nous les Alpes ou les Pyrénées manquent aux montagnes américaines. C'est d'un coup que surgissent les crêtes de la Sierra, percées de vallées orientées est-ouest où passent peu de chemins.

Voilà le paysage où j'allais lancer mes pas.

Il faudrait ici un autre mot que "paysage" qui, en français, s'applique sans nuance à tout ce qu'on regarde, aussi bien les panoramas de mer ou de montagne que les fades perspectives urbaines. Les anglophones utilisent au moins deux mots : *landscape*, assez neutre, et *scenery*, qui porte une valeur esthétique, souligne le pittoresque ou le spectaculaire des tableaux naturels.

Indéniablement, ce sont des *sceneries* que la Sierra Nevada déroulerait bientôt sous mes yeux. Ce seraient,

dans la clarté du jour, de somptueuses compositions de rochers, de forêts, de cascades ; et, la nuit venue, surmontant des gouffres obscurs sans aucune lumière, un spectacle étoilé comme aucune autre région de Californie n'en pouvait donner.

Je méditai sur le privilège dont j'allais bientôt jouir : contempler la voûte céleste dans l'état où nos ancêtres pouvaient l'admirer, deux ou trois siècles en arrière, avant l'ère industrielle et la diffusion de l'éclairage artificiel.

Certainement, pensai-je, en me hissant la nuit au sommet du mont Whitney, point culminant des États-Unis hors Alaska, j'échapperais à l'aura lumineuse des régions habitées. Le ciel qui s'offrirait à mon regard serait incomparablement plus pur et plus profond que celui dont s'enveloppent, comme d'un suaire gris, les vastes conurbations de Los Angeles ou de San Jose. Au lieu de la vingtaine d'étoiles visibles à l'œil nu depuis les trottoirs des villes, ce seraient des milliers qui peupleraient pour moi l'obscurité.

Un ciel *intact*, oui, ou peu s'en fallait ; indemne des pollutions qui le ternissent partout ailleurs. Un ciel *sauvage*, ainsi qu'on dit des animaux qui n'ont pas subi la domestication et mènent loin du regard des hommes une vie conforme à leurs instincts. Une autre épithète m'est venue à l'esprit : un ciel *originel*, analogue aux forêts primaires dont subsistent, ici et là sur la planète, des poches plus ou moins étendues, et qui sont comme les témoins d'un âge reculé où la nature évoluait sans subir d'interférence humaine.

Telle semblait du moins la promesse de ce trek d'altitude au cœur de la Sierra Nevada.

Par chance, l'itinéraire que j'avais en tête figurait déjà sur la carte, sous l'aspect d'un sentier parallèle à la côte reliant les sommets majeurs de la cordillère américaine.

Long de 4 240 kilomètres ou de 2 650 miles anglo-saxons, le Pacific Crest Trail connecte la frontière mexicaine à la frontière canadienne en traversant trois États

américains, du nord au sud l'État de Washington, l'Oregon et la Californie. Il forme avec deux chemins d'envergure comparable, ailleurs dans le pays, ce qu'on appelle le Triple Crown Trail, la "triple couronne de la randonnée".

Ces deux autres géants sont l'Appalachian Trail (3 100 kilomètres) sur la côte Est et le Continental Divide Trail, plus central, dont le tracé de 4 873 kilomètres épouse la ligne de partage des eaux entre les bassins-versants de l'océan Pacifique et de l'océan Atlantique. Certains marcheurs relèvent le défi inouï d'enchaîner les trois sentiers dans une seule année : un exploit qui suppose, outre des aptitudes physiques hors norme, un ajustement très fin du rythme de progression. Il ne fait pas bon, en effet, visiter en hiver les sapinières du Nord ou en été les déserts du Sud du pays.

Cependant, si remarquables soient l'Appalachian et le Continental, le Pacific Crest Trail s'en démarque avantageusement. De l'avis unanime des marcheurs, c'est sur le chemin de l'ouest que la nature nord-américaine déploie ses plus beaux atours. Une section en particulier se distingue : la High Sierra californienne qui hisse très haut (entre 3 000 et 4 000 mètres) de somptueux points de vue de montagnes, de lacs et de prairies sauvages.

En Europe, le Pacific Crest Trail est à peu près inconnu. Aux États-Unis, ce nom souvent réduit à son sigle, PCT, n'évoque pas grand-chose non plus à l'homme de la rue ; d'autant moins s'il réside loin des États côtiers de l'Ouest où le sentier déroule ses anneaux. Certes le film *Wild*, tiré du livre éponyme de Cheryl Strayed, l'a popularisé auprès des Américains. Mais s'il en a converti des millions à l'aventure pédestre, bien peu ont franchi le pas. La Pacific Crest Trail Association tient un compte précis des marcheurs prenant le départ. Elle en dénombre de 700 à 800 chaque année. Un sixième environ iront au bout, c'est-à-dire toucheront la borne, soit canadienne soit mexicaine, qui marque l'extrémité du sentier.

Ces finalistes se recrutent parmi les randonneurs les mieux préparés. N'en déplaise à John Muir, figure tutélaire de la *wilderness* américaine, qui lançait voici cent cinquante ans cet appel à l'aventure qui est aussi une ode au pied levé : "Qui n'a jamais connu l'envie de jeter une miche de pain et une livre de thé dans un vieux sac, et de sauter par-dessus la clôture ?" Ne lui en déplaise, donc, l'improvisation n'est plus de mise sur les grands treks américains.

"Soyez conscients des risques… Ici, la nature est sauvage" : ainsi vous parle le département des Forêts de l'État de Californie, sur des panneaux plantés près de chaque départ de sentier. L'avertissement s'accompagne d'un portrait en médaillon d'ours noir, un mâle imposant dressé sur ses pattes postérieures, ou bien une femelle flanquée de deux oursons qu'elle défendra, c'est connu, toutes griffes dehors. Elles paraissent bien innocentes, en comparaison, les photos de marmottes ou de lacs glaciaires qui accueillent les promeneurs du Vieux Continent ! Et fort bénignes aussi les consignes de nos parcs nationaux, enjoignant aux visiteurs d'épargner les gentianes !

C'est que la Sierra Nevada propose un environnement tout différent des vallées et des alpages européens. Non seulement la nature y est farouche, immense et vierge, peuplée d'une faune intimidante où dominent l'ours des montagnes et le coyote du désert, mais les commodités y sont rares et distantes.

Ici, sauf exception, pas de chocolat chaud à siroter le soir au refuge d'étape. L'eau se puise à la rivière, la nourriture voyage sur vos épaules. Le lit consiste en un tapis de sol que le marcheur fourbu déroule sous sa tente ou sous son *tarp*, simple bâche étirée par des cordes que choisissent les moins frileux.

Les cartes du PCT formulent, en toutes lettres, des avertissements à ne pas prendre à la légère : "en direction du sud, prochain point d'eau dans 88 kilomètres" ; "tronçon aride sur 137 kilomètres, entre le Walker

Pass et le Tehachapi Pass" ; "randonneurs, attention ! Les points d'eau sont régulièrement à sec. Informez-vous auprès des autorités", etc. Ces mises en garde font écho à celles adressées ailleurs aux automobilistes, sur la route d'accès à la Vallée de la Mort : "prochaine station-service dans 116 kilomètres".

Sur certaines sections, le ravitaillement n'est possible qu'une fois tous les dix ou douze jours, quand le sentier aux nombreux méandres se connecte par hasard à une vallée transversale, offrant une échappée vers la civilisation. Non sans ironie, les randonneurs ont baptisé *bonus miles* ces détours obligés qui grossissent l'addition des kilomètres marchés.

En un mot, le Pacific Crest Trail est un sentier sauvage. Du moins figure-t-il, dans notre modernité douillette, dans nos sociétés moelleuses où les gobelets de café chaud s'habillent d'une chemise en carton, où le verre des pare-brise ne coupe plus et où les bouées des maîtres nageurs délimitent l'aire de baignade… une précieuse anomalie, une louable exception ; peut-être l'un des derniers endroits où se risquer en Amérique.

Ce sentier est à part. Il m'évoque ces pistes d'autrefois, ces traces frayées en terre indienne où s'engageaient pionniers et chercheurs d'or de l'avant-dernier siècle, appelés les uns par la rumeur d'un nouveau filon, les autres par l'ouverture de territoires vierges, toujours plus à l'ouest. Leurs motifs parfois sordides n'ôtent rien au courage et à l'intrépidité de ces premiers colons.

Ainsi de Joseph R. Walker, parti au printemps 1833 en quête d'un passage terrestre vers la Californie. Un panneau du parc Yosemite lui rend hommage, ainsi qu'à la soixantaine de trappeurs et d'aventuriers montés avec lui à l'assaut de la Sierra Nevada. Illustrée d'une gravure d'époque, la plaque de métal raconte comment la petite compagnie, harcelée par la faim, freinée par la neige et un relief abrupt, survécut grâce aux chevaux dont elle consomma la viande, une fois épuisées ses provisions de bœuf séché. Les rescapés tenaient des journaux qui

offrent aux historiens de précieux renseignements sur l'expédition. On y apprend que Walker et ses hommes furent témoins, dans la nuit du 12 novembre 1833, d'une pluie de météorites exceptionnelle. Plus de deux cent mille étoiles filantes rayèrent l'obscurité lors de cet événement céleste, le plus intense du siècle selon les spécialistes.

Parcourir le Pacific Crest Trail, c'est marcher sur les traces de ces découvreurs. Certes, pas de commune mesure entre l'expédition de Walker et la randonnée longue distance que pratiquent de jeunes Américains bien nourris, pourvus de cartes numériques et de téléphones connectés ! Il n'empêche : sauf le sillon de sable clair que ces derniers suivent à la file, la nature alentour reste la même. Sa splendeur est intacte – sa rudesse aussi.

L'accès du grand sentier est soumis à l'obtention d'un permis, ou plutôt d'une collection de permis dont l'impétrant doit se munir avant son départ. C'est la preuve des aléas qu'on y rencontre. Permis d'accéder à tel parc ou à telle réserve, parmi la cinquantaine que compte l'État de Californie. Permis de faire du feu et d'allumer son réchaud, qu'on décroche en visionnant une vidéo pédagogique…

Les marcheurs au long cours – au-delà de 804 kilomètres – doivent demander un permis longue distance, qui les dispense de solliciter autant d'autorisations qu'ils rencontreront d'aires protégées sur leur itinéraire. Sans ce permis spécial, effet d'un accord entre des instances multiples, ils devraient emporter toute une liasse de sauf-conduits.

Et gare aux distraits ou aux négligents qui aborderaient le PCT sans être en règle ! Des rangers porteurs d'écussons arpentent ces étendues sauvages. Si leur fonction est avant tout d'informer sur la présence d'un ours ou l'enneigement d'un col, ils peuvent aussi, à l'occasion, procéder à des contrôles. Les marcheurs sans permis risquent une amende. De fortes têtes qui se

rebellaient ont comparu devant un tribunal. Des sanctions frappent aussi ceux qui s'aventurent sur le sentier sans matériel adéquat. Un garde forestier a verbalisé un randonneur parce qu'il ne disposait pas de la pelle rétractable pour enfouir ses excréments…

Ces raffinements dignes d'une administration soviétique, j'en ai pris les contours en postulant moi-même à un permis longue distance sur le Pacific Crest Trail. C'était en février 2023, six mois avant notre départ.

Mon projet consistait à relier Scissors Crossing, un lieu-dit en bordure du désert d'Anza-Borrego, au sud de la Californie, à Tuolumne Meadows dans le parc Yosemite, au nord du même État. Cet itinéraire de 863 miles ou 1 389 kilomètres pouvait être parcouru en deux mois, à raison de 23 kilomètres journaliers. Il empruntait intégralement le PCT.

Aux deux extrémités du parcours, j'envisageais des prolongements pour connecter deux grandes villes, Los Angeles et San Francisco, qui feraient des points de départ et d'arrivée commodes. C'était aussi pour le symbole. Une variante était prévue : l'ascension du pic Télescope au-dessus de la Vallée de la Mort. Elle se justifiait par un point de vue unique sur le parc national, mais aussi par le nom du pic. Conquérir le Télescope à mi-chemin de cette aventure étoilée flattait mon goût du calembour.

Cette longue marche était réalisable à condition de ne prendre aucun repos, de ne subir aucune maladie ou blessure ; pourvu aussi que les détours obligés du ravitaillement ne me retardent pas, ou que je puisse les compenser lors d'étapes de rattrapage.

Je considérais la chose avec optimisme. On est volontiers prodigue de ses forces derrière un écran d'ordinateur, lorsque les kilomètres ne sont encore que des chiffres tapotés !

L'association en charge du PCT, la Pacific Crest Trail Association, était seule en mesure d'accorder l'indispensable permis. Ma première demande fut rejetée, au motif